

Une famille heureuse

Collection
« Domaine étranger »

dirigée par Alexandra Moreira da Silva

JAVIER HERNANDO HERRÁEZ

Une famille heureuse

Traduit de l'espagnol (Espagne) par
VICTORIA MARIANI

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

Texte publié en partenariat avec
Acción Cultural Española, AC/E
www.accioncultural.es



Cette traduction a bénéficié du soutien de la Maison Antoine Vitez
centre international de la traduction théâtrale

Titre original
Familia feliz

© 2014, Javier Hernando Herráez

© 2020, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 978-2-84681-601-4

Toutes les familles heureuses se ressemblent.

LÉON TOLSTOÏ, *Anna Karénine*.

Il y a une fourmilière dans le jardin, à peine sorti du lit je mets une poignée de pollen devant l'entrée, à midi il en reste à peine quelques grains ; l'après-midi j'en remets une poignée, et quand la nuit tombe et que les cigales chantent, avant de me mettre au lit, il n'en reste plus.

On sonne à la porte.

Ma mère met la table. Ma sœur, perchée sur le couvercle de la poubelle, touille le repas pour éviter qu'il ne brûle. Mon père finit de tailler les plantes du jardin.

Il y a des branches éparpillées par terre.

Une feuille qui vole.

Une colonne de fourmis noires.

Quand je retournerai à l'école j'offrirai à mes professeurs un bocal plein de fourmis et un sac de cent kilos de pollen pour qu'ils leur donnent à manger.

PAPA. – Je n'aime pas les fourmis. Le jardin est plein de fourmis. Elles me dégoûtent. Les fourmis passent leurs journées à faire des trucs de fourmis. Je donnerais bien toutes mes économies contre un tamanoir. J'exterminerais bien toutes les cigales pour que les fourmis meurent d'ennui. Je n'aime pas les fourmis. Je déteste les fourmis. Hé, les fourmis, venez par ici et sucez-moi la queue.

MAMAN. – Je ne t'entends pas chéri. Qu'est-ce que tu dis ?

SŒUR. – Maman.

MAMAN. – Ma chérie.

Maman.

MAMAN. – Quoi ?

Quand est-ce qu'on mange ?

Il fait chaud.

J'ai faim.

SŒUR. – Maman, j'ai fait brûler le repas.

On sonne à la porte.

Mon père arrête de faire ce qu'il est en train de faire.

Ma mère arrête de faire ce qu'elle est en train de faire.

Mes parents nous font descendre les escaliers.

Mes parents ne montent pas ouvrir la porte.

Ils nous disent de garder le silence.

Ils nous disent qu'ils nous ont emmenés ici pour
qu'on ne nous entende pas dehors.

Ils nous disent que ça pourrait être un jeu.

Ils nous disent que ça pourrait être un joli jeu.

Ma sœur tousse. Mon père lui met la main sur la bouche.

On sonne encore à la porte.

Qui ça peut bien être, papa ? Qui ça peut bien être ?

SŒUR. – Qui c'est papa ?

PAPA. – Des vendeurs d'assurances et d'appareils pour ozoniser l'air, des Témoins de Jéhovah, quelqu'un dont la voiture est tombée en panne devant la maison, des enfants qui sonnent à la porte puis s'enfuient en courant, le commercial d'un club de lecture, le type du gaz, des jouets sexuels, un chien qui s'est perdu. C'est sûrement une erreur.

SŒUR. – J'espère que c'est un chien.

MAMAN. – Chut. Chut.

Moi je tremble.

Je dis à mon père : je tremble.

Et il me dit :

PAPA. – Ça, c'est parce que tu as froid.

Ma mère enlève sa veste et la met sur mes épaules.

Je dis à ma mère : je tremble.

Et elle me dit :

MAMAN. – Ne t'inquiète pas. Ça, c'est parce que tu as froid.

Ma sœur sort les mains de ses poches et elle me serre dans ses bras.

Je dis à ma sœur : je tremble.

Et elle me dit :

SŒUR. – Ne t'inquiète pas. Ce n'est rien. Ça, c'est parce que tu as peur.

Ma mère nous enlève nos montres et elle dit :

MAMAN. – Comme ça le temps passera dehors, mais ici nous serons éternels.

Mon père se met sur la pointe des pieds, va jusqu'au garage, commence à tirer les verrous de la porte. Il fait ça tout doucement pour ne pas attirer l'attention. Il met longtemps à tirer le verrou de droite et il met un peu moins longtemps à tirer le verrou de gauche. Parce qu'il a déjà de l'expérience. L'expérience il l'a acquise avec le verrou de droite. Et sur la pointe des pieds il prend la tente de camping, flambant neuve, aux couleurs vives, pas délavées par le soleil de la montagne, et il commence à la monter dans la cave.

PAPA. – Ici tu n'auras pas froid.

Et c'est ainsi que mon père construit une maison dans une maison.

PAPA. – Et s'ils nous enlèvent notre maison, nous construirons une nouvelle maison dans notre maison, plus petite cette fois, et ils ne pourront pas nous

l'enlever. Et s'ils nous enlèvent notre nouvelle petite maison, nous construirons dedans une maison plus petite que la petite maison, et ils ne pourront pas nous l'enlever. Et s'ils nous enlèvent la maison plus petite que la petite maison, nous construirons une autre maison encore plus petite que la maison plus petite que la petite maison, et ils ne pourront pas nous l'enlever.

Et mon père retourne au garage sur la pointe des pieds et il ouvre la porte de l'armoire où est rangé le fusil de mon grand-père. Et il me dit : *un homme doit apprendre à veiller sur sa famille*. Et il ajoute : *la mission de l'homme, c'est la défense*. Et il dit que si pour défendre sa famille, il doit faire de son corps un bouclier, il le fera, jusqu'à ce qu'on le lui enlève. Et sur la pointe des pieds il va jusqu'au garde-manger et il fait un baluchon avec sa chemise et il prend vingt paquets de farine, de cinq kilos chacun, et il se met à les mélanger avec de l'eau et il construit une paroi pour boucher les escaliers et pour que la paroi soit dure et consistante et tienne le coup, il me coupe les cheveux avec un couteau pour pétrir la farine avec.

Ma sœur dit :

SŒUR. – Le chat est resté à l'étage.

Et mon père lui promet qu'il fera une chatière et il élève une muraille.

MAMAN. – Si on avait un sèche-cheveux on pourrait faire cuire la farine et ça ferait un mur en pain.

SŒUR. – Un mur en pain peut être démoli par deux ou trois oiseaux. Trois oiseaux. Deux oiseaux. Un oiseau.

Mon père fait un trou dans la farine pour le canon du fusil et, au-dessus, un trou un peu plus petit en guise de judas pour son œil gauche.

Et il allume un feu de camp dans une boîte de conserve.

MAMAN. – Cet après-midi on mangera des châtaignes.

SŒUR. – Je n'aime pas les châtaignes.

MAMAN. – Ce soir on fera griller des guimauves.

Ma mère se souvient alors du repas en train de brûler sur le feu. Et elle pense que la casserole doit être chauffée à blanc et avoir la couleur des vieilles casseroles en porcelaine. Et elle s'imagine là-bas avec toute la famille autour d'elle pendant qu'elle fait la cuisine, raconte des histoires, laisse les oignons se dorer lentement. Et elle dit :

MAMAN. – La maison va brûler.

Et elle pense :

MAMAN. – Comme ce serait beau de voir ma cuisine en flammes.

PAPA. – Le feu est maîtrisé.

Je tremble.

PAPA. – Ne fais pas peur aux enfants.

Et ma mère dit :

MAMAN. – Approche-toi du feu.

Et ma sœur me serre fort dans ses bras pour que je ne m'échappe pas.

Et mon père dit : *tu iras chercher du bois*. Et ma sœur dit qu'elle ce qu'elle veut c'est monter dans sa chambre. Et mon père l'oblige à arrêter de me serrer dans ses bras parce qu'il faut que je sois fort et que si elle continue, je serai faible. Et il lui montre comment briser les pieds des chaises, les ranger par taille et il la nomme responsable du feu.

Alors ma mère va sur la pointe des pieds jusqu'au garde-manger, prend les sacs de litière pour le chat et les répand au milieu du garage, loin de la grille des égouts. Puis elle prend les sacs de terreau pour les plantes vertes et elle les vide par-dessus la litière du chat. Elle sème des fruits entiers et des sachets de graines de légumes puis elle fertilise la terre avec du jus d'orange.

MAMAN. – Nous devons cultiver notre propre nourriture. Les boîtes de conserve ne vont pas durer toujours.

Et elle allume la lumière du garage et elle arrose la terre avec le tuyau d'arrosage et elle chantonne un air et elle dit :

MAMAN. – C'est ce dont j'ai toujours rêvé enfant : la famille, le potager, une vie tranquille, quelques arbres fruitiers, une demi-douzaine de poules.

Ma mère sourit, ses joues s'arrondissent, ses pattes d'oie s'accroissent, sa gorge palpète. Ma mère rit. Le visage de ma mère est ridé comme un raisin sec. Ma mère a vieilli. Ma mère est une vieille femme bourrée

de maladies. À présent ses yeux sont deux puits. On ne *dirait* pas deux puits, ce sont, simplement, deux puits. Deux puits sombres remplis d'eau. Et je lui dis, à l'oreille, assis près de son lit, à *tes côtés, maman, je n'ai jamais eu soif*. Et aussi : *si je te jette une pierre, maman, elle mettra mille ans pour atteindre le fond*. Ma mère se met à pleurer et elle dit : *je suis là comme une idiote. Je ne comprends rien. Tu vois bien*. Je prends une pierre, je vise la tête de ma mère et je la lui jette. Ma mère dit :

MAMAN. – Quelle joie d'être, enfin, tous réunis.

SŒUR. – Je peux sortir jouer ?

PAPA. – Tu peux jouer ici. En silence.

SŒUR. – Je ne veux pas jouer ici.

PAPA. – Tu ne joueras plus jamais dehors.

SŒUR. – Cause toujours, je ferai ce que je veux.

PAPA. – Tu es sûre ?

MAMAN. – Ton père et moi, on peut jouer avec vous.

SŒUR. – À quoi est-ce qu'on peut jouer ?

PAPA. – Tu peux jouer avec ton frère.

Tu veux jouer avec moi ?

PAPA. – Vous pouvez jouer au jeu des morts.

Je n'ai pas envie de jouer au jeu des morts.

MAMAN. – Comme ça, ton père et moi, on aura le temps d'organiser tout ça.